



La persévérance des femmes de 15 à 24 ans: Quelques pistes de réflexion et une hypothèse?

Gilles Piédalue

Chercheur

Bureau de la recherche institutionnelle

Université du Québec à Montréal

Introduction

Il n'est pas facile de répondre rapidement à la question posée à la section « Tribune » du CAPRES. Cette question revient régulièrement depuis quelques années sans que les réponses apportées satisfassent vraiment. Cette situation s'explique principalement par l'imprécision du concept de réussite utilisé et un recours trop rapide à des facteurs d'explication comme la motivation, les traits de personnalité, les attitudes ou les valeurs. Ainsi on néglige la situation économique et son corollaire, l'état de l'emploi, comme éléments importants dans la décision de quitter les études ou d'y persévérer.

La réussite étudiante, un concept à préciser

La réussite étudiante chez les femmes est généralement caractérisée par des taux de fréquentation scolaire et d'accès au diplôme plus élevés (principalement pour la population étudiante ayant dépassé l'âge de la fréquentation scolaire obligatoire). Or ce sont là des éléments caractéristiques d'une approche politique dans laquelle le concept d'égalité des chances d'accéder à l'école et au diplôme occupe une place centrale. D'autres conceptions de la réussite étudiante mériteraient d'être explorées. À titre d'exemple, mentionnons les trois perspectives suivantes:

1. Intégration réussie au marché du travail (élément d'une approche fondée sur la sociologie du travail):
 - Accès à un emploi correspondant à la formation professionnelle de l'étudiant;
 - Occupation d'un emploi (qui donne accès à de la formation et) permettant une mobilité horizontale;
 - Occupation d'un emploi (qui donne accès à de la formation et) permettant une mobilité verticale;
2. Réalisation du potentiel intellectuel de l'étudiant au moment de quitter les études (élément d'une approche psychométrique fondée sur la psychologie du développement):
 - Niveau de formation atteint au moment de quitter les études correspondant au seuil de réalisation du potentiel intellectuel de l'étudiant, que le diplôme ait été décroché ou non.
3. Intégration au marché du travail (qui donne accès à de la formation et) permettant la réalisation éventuelle du potentiel intellectuel de l'étudiant (élément d'une approche psychosociologique).

Fréquemment les études sur cette question concluent rapidement sans que les principales variables sociologiques (âge), psychologiques (niveau d'habiletés intellectuelles) et pédagogiques (régime d'études; type de programmes d'études, formation générale ou professionnelle) aient été maintenues constantes. Cette faiblesse des études spécialisées engendre la confusion. Elle tend aussi à créer de nouveaux préjugés en accordant au sexe un poids disproportionné dans l'explication du phénomène.

À facteurs égaux (même âge, niveau équivalent d'habilités intellectuelles, programme d'études semblable, même moment de début d'études, protocole pédagogique identique, etc.) il est difficile d'établir avec certitude la valeur discriminante du sexe dans la persévérance aux études. En fait, toutes choses étant égales, les filles ne réussissent pas mieux académiquement parlant. Par ailleurs, elles s'inscrivent aux études en plus grand nombre à partir du moment où l'âge limite de la fréquentation scolaire obligatoire est dépassé. Comment expliquer le plus simplement possible ce comportement sans avoir recours dans un premier temps à des facteurs associés aux systèmes de valeurs ?

Une hypothèse : le déficit de l'offre d'emploi à temps complet comme stimulant principal à la poursuite des études des femmes de 15 à 24 ans.

Le lien entre les cycles économiques et les variations des taux d'inscription et de persévérance aux études est bien connu. Dans les périodes d'expansion économique, ces taux ont tendance à fléchir tandis que l'effet contraire s'observe dans les périodes de récession.

Mais pourquoi, quel que soit le cycle économique, les femmes (de 15 à 24 ans) trouvent-elles proportionnellement plus d'intérêt à poursuivre leurs études que les hommes du même groupe d'âge? L'hypothèse la plus probable serait la suivante : à niveau de formation égal (et non à programme d'études égal), les femmes poursuivent leurs études en plus grand nombre parce que le marché du travail leur offre moins d'avantages que les hommes (en termes de salaires, de conditions de travail, de perspectives à plus ou moins long terme). L'examen du marché de l'emploi de 1976 à 2002 permet de confirmer en partie cette hypothèse. On peut en tirer les observations suivantes.

Situation des femmes de 15 à 24 ans face à l'emploi de 1976 à 2002:

1. En 1976, 25% des femmes de ce groupe d'âge qui travaillaient le faisaient à temps partiel, en 2002 ce pourcentage se fixait à 52,9%. Chez les hommes, il passait de 18% à 38,2% durant la même période⁽¹⁾. Notons que durant cette période, l'écart doublait entre le pourcentage des femmes travaillant à temps partiel et le pourcentage des hommes travaillant à temps partiel en passant de 7 points de pourcentage à 14,7 points de pourcentage entre 1976 et 2002. Ainsi et de façon générale, le marché de l'emploi pour cette tranche d'âge se caractérise aujourd'hui par une offre de travail à temps partiel, particulièrement pour les emplois offerts aux femmes. Ce fait pourrait expliquer en bonne partie la plus grande persévérance des femmes de cette tranche d'âge à poursuivre leurs études.
2. Malgré un progrès dans certains secteurs, l'essentiel des emplois occupés par les femmes se retrouvent encore dans des domaines traditionnellement occupés par elles⁽²⁾. Comme ces domaines offrent de moins en moins d'emploi à temps complet à moins d'avoir une formation supérieure, l'incitation à poursuivre des études dans les filières traditionnelles se trouve renforcée. L'augmentation de l'inscription des femmes en médecine et dans les professions liées à la santé (pharmacie, gestion hospitalière, etc.) fournit une bonne illustration de ce phénomène. On peut faire la même observation en éducation, dans les domaines de l'administration, des ventes et des services.
3. Depuis trente ans en Occident, l'offre d'emplois demandant un niveau de formation intermédiaire (formation professionnelle collégiale par exemple) a régressé par rapport à celle des emplois requérant une formation universitaire. On peut faire l'hypothèse que cette tendance a été plus accentuée dans les secteurs déjà fortement investis par les femmes; une raison de plus de persévérer aux études afin d'augmenter leurs chances d'embauche. Dans les hôpitaux par exemple, une partie des tâches autrefois réservées aux infirmières ont été progressivement confiées au personnel auxiliaire. Par ailleurs, on a attribué au personnel infirmier de nouvelles fonctions (gestion, coordination, actes médicaux délégués, etc.). Pour les infirmières, la formation universitaire deviendra bientôt obligatoire. Dans le domaine de

l'enseignement, la formation universitaire est depuis un bon moment une exigence d'embauche.

4. De façon générale, les femmes restent très minoritaires dans les professions des sciences naturelles, du génie et des mathématiques. Elles le demeurent aussi dans le secteur de la fabrication de biens, des industries primaires, du transport, des métiers et de la construction. Ainsi, à court et à moyen terme, la lente progression de l'inscription des femmes dans ces filières de formation ne permet pas de croire à une augmentation rapide de leur présence dans ces domaines.

Une brève conclusion

Pour la tranche d'âge des 15 à 24 ans, l'écart entre le taux de persévérance aux études des femmes et des hommes devrait s'atténuer progressivement, à mesure que les femmes pénétreront des domaines d'emploi où elles sont moins présentes. Mais la réduction de cet écart ne pourra pas s'observer à court terme pour les deux raisons suivantes : 1. On observe une lente progression de l'inscription des femmes dans les filières de formation peu fréquentées par les femmes; 2. On doit tenir compte de la propension des femmes à travailler et à vouloir travailler dans leurs domaines traditionnels d'embauche.

Par ailleurs, on ne sait pas encore vraiment quel aspect prendra le marché de l'emploi à moyen et à long terme. Il sera en bonne partie déterminé par l'évolution de la situation économique (et géopolitique) et par la direction que prendra le développement. L'ampleur du mouvement de départs à la retraite et ses conséquences sur l'offre d'emploi restent actuellement difficiles à évaluer dans les domaines traditionnellement occupés par les femmes, du moins sur le volume des emplois à temps complet.

La persistance des femmes à investir des domaines où elles sont déjà fortement représentées se comprend. Pour le moment, il semble qu'elles trouvent plus rentable (ou plus pratique) de persévérer aux études et d'entrer dans un domaine où elles sont déjà surreprésentées que de forcer l'entrée de domaines où elles sont présentes en moins grand nombre.

Enfin, si on privilégie d'abord un facteur extrinsèque comme le marché du travail pour expliquer une plus grande propension des femmes à poursuivre leurs études, il faut probablement retenir d'autres facteurs (comme le système de valeurs, la culture ambiante, l'éducation familiale, la perception des emplois occupés par les parents, les réseaux sociaux, etc.) pour expliquer la persistance des femmes à s'investir dans des domaines où elles sont déjà omniprésentes.

(1) Canada, Statistique Canada, Femmes au Canada, mise à jour du chapitre sur le travail, novembre 2003, no. 89F0133XIF, p.9 et tableau 8, 25 pages. (<http://www.statcan.ca/francais/IPS/Data/89F0133XIF.htm>)

(2) Canada, Statistique Canada, Femmes au Canada, mise à jour du chapitre sur le travail, novembre 2003, no. 89F0133XIF, p.10 et tableau 11, 25 pages. (<http://www.statcan.ca/francais/IPS/Data/89F0133XIF.htm>)

Décembre 2003